

Bonus

Textes proposés en supplément
de La Grande Oreille n°47 : *Fantasy,*
contes d'outre-monde.

**Nous tenons à remercier Laurent
Jacotey et tous ceux qui participent
à son atelier d'écriture. Découvrez
sans tarder trois de leurs créations.**

Évaporation du Pierrot Poucet

/ Stanislas de Guillebon

Il était une fois Pierrot, un petit garçon roux, qui vivait dans une cabane isolée dans la forêt. Il se languissait dans son coin, entouré seulement de quelques animaux faméliques. Chaque nuit, Pierrot se réveillait en sueur, faisant toujours le même cauchemar : des cannibales le poursuivent pour le dévorer. Chaque matin, il s'inspectait, soulagé de se retrouver bien entier. Un matin de trop, pour en avoir le cœur net, Pierrot consulta l'elfe Elric.

Chaque nuit, Pierrot se réveillait en sueur, faisant toujours le même cauchemar : des cannibales le poursuivent pour le dévorer.



— Ô elfe, pourquoi ai-je peur de finir dans une marmite ?

— Retrouve tes frères et tes parents et demande-leur.

— Mais où aller ?

— Laisse-toi guider par tes pas le long du lac maléfique.

Pierrot Poucet partit à la recherche de sa famille dispersée empruntant les rives du lac sombre où il s'embourba. Soufflant, il se reposa sous une cascade, et y aperçut l'entrée d'une grotte. Pierrot s'y engouffra. À l'intérieur, une odeur de soufre persistante imprégnait ses narines et ses frêles vêtements. Draco le gigantesque dragon le prit par surprise. Il lui donna un vigoureux coup de queue qui l'envoya valser dans la glaise.

— Que fais-tu ici, saleté d'humain ?

— Je suis en quête de ma famille séparée par la famine.

— Si je me souviens bien de tes frères, j'en ai ingurgité quelques-uns avec délice. Surtout le plus petit, vraiment succulent.

— Tous ? Tu les as tous mangés ?

— Non, certains ont réussi à s'échapper. Va-t-en avant que je change d'avis et ne te grignote à ton tour !

Pierrot prit ses jambes à son cou, et s'enfuit de la grotte. Son chemin devenait de plus en plus escarpé, et Pierrot redoublait d'appréhension. Il entreprit quand même l'ascension périlleuse de la montagne. La neige le ragaillardit, il ne fit même pas attention aux aigles et vautours qui tournoyaient au-dessus de sa tête. Au-delà du sommet s'étendait la ténébreuse vallée des sortilèges. Une comptine entêtante trotait dans sa tête. "J'ai faim. Mange ta main. Garde l'autre pour demain. J'ai faim. Mange ton pied. Garde l'autre pour l'été. J'ai faim. Mange ton ventre. Mais... garde ta tête pour les jours de fête". Pierrot fit halte à la première auberge et engloutit une omelette aux lardons. Au détour d'une conversation avec un pauvre hère comme lui, il apprit que ses parents, bûcherons de leur état quand il était encore sous leur coupe, s'étaient reconvertis en notoires enchanteurs

malfaisants et s'étaient attachés au Roi géant. Pierrot entreprit de les retrouver dans le palais décadent. Il progressait laborieusement au sein d'un labyrinthe sans merci, croisant ici et là blattes, cafards, et autres rats gros comme des pastèques. Il avait toujours été le froussard de la lignée. Mais il voulait absolument tirer au clair son histoire de cauchemar. Au détour d'un couloir décati, il aperçut Mère et Père.

— Père, Mère, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

— Quoi ? Toi ! Ici !

Pierrot ne vit pas le coup venir : son père le décapita avec une hache. Sa mère s'empara d'une scie et le découpa soigneusement en morceaux qu'elle fourra dans une marmite pleine de sauce. Ils savaient que le petit d'homme était le péché mignon du roi. Le soir venu, ils lui servirent un ragoût de Pierrot Poucet, à la chair tendre et voluptueusement assaisonnée.

Le chevalier d'Albâtre

/ Jean-Marc Seigle

Albert, le cheval raide,

hallebarde verticale,

la vit lâcher le barde.

"Le bâtard ivre la lèche !!

Chérit-elle la bravade ?"

La belle tarde, chavire,

hale la cible verdâtre...

et achève le braillard.

Cette fois, ça y était. Le dernier carré. Le ralliement avant l'assaut qui mettra fin au fiasco. Après la furie et le tumulte : le silence engourdissant, troublé seulement par les râles des mourants et, au loin, par les éclats de voix des Hordes d'En Face. L'attente, les entrailles comprimées avant le dénouement ; les bras,

les jambes flageolants dans la tension du moment ; les yeux voilés de sang, cherchant, par-delà les fentes du heaume, à mettre un sens au chaos environnant.

Albert de la Vile-Arche balaya la lice du regard. Là où s'étaient avancées, quelques instants auparavant, les phalanges sûres de leur allant, en rangs par deux, étendards flottants et piques en avant, il n'y avait plus que le vent tourbillonnant. Retranchés maintenant à distance des gisants, les survivants formaient le dernier banc : un vétéran sur un alezan usé par les ans, sanglé dans son pesant carcan de métal, flanqué de deux fantassins chancelants ; et leur Prince régnant, un blanc-bec descendant des plus grands, mais aux idéaux aussi hésitants que sa couronne était branlante. Son insouciance et son aisance adolescente avaient été anéanties en même temps que les combattants de son camp.

Pourtant, dès le premier engagement au mitan de la journée, les affrontements avaient tourné à leur avantage. Avançant en cadence en entonnant le péan, les phalanges avaient mis les barbares sur le reculoir. Profitant de leur ascendant, elles s'étaient enfoncées très avant dans les rangs rivaux, un trident

de vif-argent dans de la terre tendre. Les bandes barbares étaient au bord de la débâcle.

Ce qui arriva alors demeurait quelque peu obscur dans l'esprit du paladin. La victoire leur déployait ses bras d'ivoire quand l'histoire vira au cauchemar. Le vent du désespoir souffla soudain noroît ; l'arène disparut sous un amas de cadavres ; les lieutenants des phalanges plièrent tour à tour, Scipion parmi eux ; les destriers rendus fous se jouèrent de leurs cavaliers. Au cœur de ce carnage régnait la Marâtre d'En Face. Implacable, inarrêtable, elle apparaissait par-là pour disparaître dare-dare, abracadabra, narguant ses proies hagardes, frappant de dards de feu, proférant ces mots de pouvoir qui broient les armes, qui noient les âmes et font choir les braves. Au fracas de la bataille succéda le vacarme de la débandade, les phalanges rompant les rangs devant les talents de la nécromante.

Albert de la Vile-Arche n'arrivait pas à croire le spectacle accablant qui lui avait été donné de voir. Celui de ces combattants du devoir, qui de mémoire de soldat n'avaient conçu que la gloire, transformés en couards faire-valoir, en braillards implorant que Circé les épargne. Et celui de la thaumaturge, icône blafarde drapée de noir, rayonnant d'une joie macabre de par leurs déboires.

Albert fut tiré de ses pensées par un mouvement à la lisière de son champ de vision. Il tourna la tête mais l'horizon semblait toujours désert. Les nuages s'étaient amoncelés au-dessus d'eux, comme s'ils annonçaient l'orage à venir. L'ennemi se préparait pour le coup fatal. Le Chevalier d'Albâtre se rapprocha de son prince, prêt à en découdre. Le ciel s'obscurcit soudain. Devant lui se tenait la Marâtre d'En Face, souriante. Interdit, il ne put que la regarder lever les bras vers les cieux et, inexorablement, lancer son incantation. L'espace vibra et une main titanesque surgit des nuages pour se saisir de lui. La dernière chose qu'il vit fut le visage de sa tourmenteuse, tourné vers le ciel, déformé par un rire dément.

“Dame noire prend cavalier blanc. Échec et mat, mon cher maître !...”



Lewis Chessmen, British Museum, Londres.

Rencontre

/Claude Muslin

Dans le petit bois derrière chez moi vit une étrange créature. Je l'ai rencontrée une seule fois lors de ma promenade quotidienne avant le lever du soleil. Cette rencontre restera gravée dans ma mémoire jusqu'à ce que mon âme s'échappe de mon corps et s'envole vers le ciel si un chagrin d'amour m'empêche de vivre éternellement...

J'avais dix ans, ou dix siècles ? À cette époque j'étais une elfe plutôt rondouillarde et lymphatique. Mes parents m'obligeaient à partir chaque matin cueillir un bouquet de pétales de fleurs dans le petit bois derrière chez nous. Je ne devais rentrer dans notre chaumière cachée sous les buissons, que si cent pétales de jacinthes entouraient cinquante brins de muguet et autant de fleurs de fraisiers. Ce rituel avait pour but de me déroutier. De me faire grandir aussi. Je ne dépassais pas la hauteur d'un cèpe. Le bouquet pesait lourd et le mélange odorant me faisait tourner la tête, mais j'arrivais toujours à satisfaire maman et papa.

C'était un matin d'été. La rosée trempaient mes pieds bottés et chatouillaient les longues tiges herbeuses qui montaient au ciel et que j'écrasais sans vergogne. Elles se pliaient sous mes pas, soumises, et j'avais l'impression d'être une elfe redoutable partie à l'assaut des contrées mystérieuses que les tiges herbeuses une fois aplaties me laissaient découvrir. J'étais à demi endormie. Les oiseaux entamèrent leur concert en gazouillant pour s'éclaircir la voix puis en cuicuitant à qui mieux mieux pour tonitruer dans l'air matinal en un affreux tintamarre. Je m'éveillai tout à fait ; la cacophonie devint symphonie. Elle donna un air de fête à cette journée extraordinaire. Celle de la rencontre avec l'étrange créature.

J'avais déjà dans ma main cent pétales de jacinthes d'un bleu si pur que le ciel jaloussa, - je le sais parce qu'il se cacha derrière des nuages pour éviter la comparaison - quand un bruit bizarre emplit mes oreilles que j'ai

très longues et très fines. Je m'arrêtai. Les longues tiges sous mes pieds allaient me maudire...

J'avais peur. Moi ! Elen ! Comme si le ciel, dans sa colère, décida de tomber sur le petit bois derrière chez moi. C'était un cri, une musique... impossible de nommer ce phénomène. Un chant peut-être ? Oui, c'était plutôt cela. Maman me racontaient des histoires de sirènes, mais elles vivent dans la mer, pas dans la forêt...

Une boule blanche couverte d'herbes noires sortit de sa cachette. Elle était tapie derrière un tronc géant, si haut que je ne pouvais voir les branches s'y accrochant. La boule était suspendue à un tronc, plus petit que celui derrière lequel elle s'était cachée. Du tronc, pendaient et gigotaient des branches de toutes les couleurs. Étranges. La boule se mit à émettre des sons caverneux, mais doux. Très doux. Une des branches se pencha vers moi. Je m'approchai. La boule et le tronc bien soudés l'un à l'autre avançaient. Nous allions nous toucher ! Nous nous sommes touchés, je fondis de plaisir et de peur... Un son sortit de la boule qui s'illumina :

— Je sais qui tu es je t'ai vue dans un livre de contes. Je m'appelle Victor et toi ?

Sans comprendre, je lâchai mes pétales, pris mes jambes à mon cou, et rebroussai chemin au grand dam des longues tiges vertes que je massacrai. Maman et papa ne surent jamais quelle étrange créature avait troublé ma promenade matinale, mais ils ne me demandèrent plus d'aller ramasser des pétales de fleurs. Ce n'était plus la peine ; je venais de grandir. Mais je crois que je ne vivrai pas éternellement.